

QUELQUES SÉANCES POUR APPRIVOISER LA LECTURE

Michelle CALONNE
L.P. Lalo, Lille

QUE FAIT LIRE UN ENSEIGNANT DE LYCÉE PROFESSIONNEL À SES ÉLÈVES ?

Si l'on en croit une étude menée par un groupe de recherche de l'académie de Versailles¹ à partir des cahiers de textes d'enseignants de lycées professionnels, d'abord Agatha Christie, puis Stephen King, des textes courts, des nouvelles de Maupassant, Maupassant également dans des oeuvres plus longues : *Une Vie*, *Le Horla*, *Bel Ami*. Emile Zola avec *Germinal*, Balzac avec *Le colonel Chabert* et enfin Camus. En ce qui concerne le théâtre, c'est à Marivaux avec *L'ile des esclaves* que va la préférence.

Un choix d'oeuvres et d'auteurs qui manque d'originalité ? Peut-être...

Pourtant apparaissent d'abord deux tendances qui montrent bien l'écartèlement du professeur de français : des écrits policiers, fantastiques destinés à donner « le goût de lire » à ceux qui nous déclarent « n'avoir jamais réussi à finir un livre » et des oeuvres d'écrivains reconnus, consacrés, mais dont la brièveté n'effrayera pas trop l'élève mauvais lecteur. En somme la littérature et la paralittérature ; lire pour se cultiver ou lire pour le plaisir ; lire ce que l'on aime ou ce que l'on doit lire.

Petite liste non exhaustive des obligations, casse-têtes, déchirements auxquels se trouve confronté l'enseignant dès lors qu'il s'agit de lecture : comment faire lire tous (presque ?) les élèves, leur faire aimer (ne pas détester ?) l'ouvrage que l'on étudie, comment aider ceux qui le désirent à acquérir un minimum de culture que leur milieu

1. Compte rendu fait par Mme Lopez lors du stage « Etude de la langue et expression écrite » en novembre 1995 à Saint Denis.

ne leur a pas offert (et pourquoi n'y auraient-ils pas droit ?), comment faire lire, où trouver d'autres façons de faire lire² ?

DE LA LECTURE SUIVIE À LA LECTURE D'OEUVRES INTÉGRALES

Il y a une bonne quinzaine d'années, on pratiquait dans les lycées professionnels comme dans les collèges la « lecture suivie ». Une heure hebdomadaire était consacrée à cette pratique de lecture collective et le plus souvent à haute voix du même ouvrage. L'analyse du texte était volontairement limitée, l'important étant de faire découvrir ou apprécier la lecture aux adolescents. Les difficultés de cet exercice étaient nombreuses ; on peut citer rapidement le choix des ouvrages, les difficultés de déchiffrement des élèves, les problèmes liés au « tronçonnage » d'une oeuvre, les rires et bavardages gênant la compréhension, etc. Difficultés si nombreuses que beaucoup d'enseignants préféraient l'étude de « morceaux choisis » et avouaient « ne plus faire lire leurs élèves ».

A partir de la fin des années 80 en lycée, puis en lycée professionnel, la lecture suivie est abandonnée au profit de l'étude d'une oeuvre intégrale.

On étudie des oeuvres intégrales et des groupements de textes. (...) En début de formation seront étudiées des oeuvres dont la langue ne déconcerte pas les élèves sans qu'il s'agisse obligatoirement de textes contemporains dont l'accès n'est pas nécessairement facile. Un apprentissage progressif peut ainsi commencer par la lecture de récits brefs, de nouvelles ou de contes.

(...) Seules les oeuvres intégrales donnent à la lecture tout son sens : aussi à la fin du cycle préparatoire au B.E.P., les élèves auront lu et étudié au moins deux pièces de théâtre et deux romans ou recueils de nouvelles. (...) B.O. n° 31 du 31/7/92

La lecture d'une oeuvre intégrale suppose de tenir compte d'un ouvrage dans sa globalité. L'enseignant définit son projet de lecture, tient compte du niveau de ses élèves et les aide à donner un sens à une oeuvre.

La lecture intégrale suppose donc deux niveaux de lecture : le temps de lecture préalable, qui se pratique en dehors des heures de la classe (sauf si l'on étudie des nouvelles) et l'analyse qui se pratique en cours : recherche des thèmes de l'oeuvre, rapport entre fiction et narration, analyse des personnages, lectures méthodiques d'extraits, comparaison entre début et fin, etc.

2. L'enseignant cherchant désespérément des idées à ce propos peut lire avec profit l'article de Brigitte Hibert paru dans *Recherches* n° 18 « Que reste-t-il des lectures au collège ou au L.P. ? »

La lecture intégrale de l'oeuvre amène ainsi l'élève avant tout à une lecture réfléchie. Cependant, la plus grande partie de la lecture véritable se fait en dehors de la classe et le cours est souvent conçu de façon à pouvoir être à peu près suivi par l'élève même s'il n'a pas lu tous les chapitres demandés. Dans tous les cas, la lecture est choisie et guidée par l'enseignant.

PARLER DE SES LECTURES

Lire proprement dit se pratique donc en dehors des cours. Que la lecture soit obligée ou non, elle reste un acte solitaire, individuel dont il est difficile de tenir compte en classe et surtout presque impossible à évaluer. Il donne très rarement lieu à des échanges. C'est en partant de ce constat qu'en classe de baccalauréat professionnel, j'ai pris l'habitude de consacrer un certain nombre de séances à la lecture. Je réserve pour cela les heures où la classe est dédoublée (une ou deux hebdomadaires). La disposition de la salle est importante : si possible en U ou en cercle elle permet mieux la prise de parole.

La première séance est réservée à un échange sur les pratiques de lecture : quelle importance a la lecture, pourquoi on lit, comment et quoi. Pour servir d'amorce, j'utilise des extraits de l'ouvrage de Daniel Pennac *Comme un roman*, ou bien d'articles de presse qui abordent le thème de la lecture (voir en annexe). Lorsque la classe en a pris connaissance, je demande à chacun tour à tour de faire part des réflexions que peuvent inspirer ces lignes. Voici, classé, le compte-rendu de ces propos d'élèves de lycée professionnel recueillis en quelques années successives.

La première remarque que je ferai est qu'il n'y a jamais d'hésitation, le thème est toujours cerné : chacun sait bien qu'on parle de la lecture. Par ailleurs, bien que les articles de presse que je propose ne dénoncent pas le manque d'intérêt des jeunes pour la lecture, mais plutôt évoquent la difficulté de lire, les premières réflexions de la classe sont toujours empreintes d'un sentiment de culpabilité. Elles rappellent l'importance de la lecture *pour l'orthographe, pour la culture, pour les études*. Les propos débutent souvent par des formules comme : *nous, les jeunes ne lisons pas beaucoup* ou *je sais que je devrais lire plus, mais...* Nos élèves sont habitués à vivre le cours de français comme un lieu où on les met en face de leur peu de goût ou de leur peu d'aptitude à lire.

J'oriente ensuite la discussion sur ce que chacun lit. Un certain nombre d'élèves se déclarent alors lecteurs, souvent d'un genre particulier : livres fantastiques ou policiers ou bien encore d'« histoires vraies », c'est à dire de « récits de vie ». Une autre partie de la classe déclare « ne pas lire » pour des raisons diverses : manque de temps, difficultés de compréhension, manque d'intérêt pour ce qui est raconté dans les livres. Interrogés plus précisément, ces élèves que je qualifierais de « lecteurs minimaux » reconnaissent qu'ils lisent quand même des magazines, ou les oeuvres que leur ont demandé de lire leurs professeurs de français les années précédentes. Quelques uns disent ne rien lire du tout, même pas les lectures demandées par les enseignants. Il est rare que soient mentionnés les ouvrages sentimentaux, même si

l'on en lit. Ce genre de lecture est souvent caché dans un premier temps, comme celle des romans-photos. Il est certain que ces propos ne reflètent donc pas toute la vérité : des élèves se déclarent lecteurs sans doute pour donner d'eux une image valorisante, d'autres se présentent comme moins lecteurs qu'ils ne le sont pour « me prévenir » que je n'ai pas à attendre d'eux des performances. Quoi qu'il en soit, débute ainsi un échange de pratiques que je veux absolument sans jugement de valeur. Personne n'est « épinglé » et la lecture est un sujet dont on ose parler de manière moins crispée.

Si possible, j'essaie ensuite d'aborder « comment on lit » et « comment on choisit ses lectures » : bibliothèques, C.D.I., librairies, bibliothèques personnelles... Les réponses sont nombreuses et varient : je retiendrai simplement qu'un certain nombre d'élèves ont chez eux des livres si un membre de la famille lit, mais que les achats de livres se font plutôt par correspondance (France-Loisir est souvent mentionné) que par achat direct dans une librairie. Enfin, beaucoup d'élèves lecteurs déclarent choisir les ouvrages à partir des conseils que leur donnent des amis, des parents, rarement des enseignants.

Je présente ensuite à la classe un livre que j'aime bien. Je choisis un roman contemporain *Le Parfum*, *La fée carabine* ou *La vie devant soi*. Je commente la première et la quatrième de couverture, lis des extraits, donne les grands traits de l'histoire. Pour terminer, je donne à la classe la consigne suivante : « Pour la semaine prochaine (ou dans quinze jours), à votre tour, vous présenterez un livre de votre choix en cinq minutes. ». La consigne est simple, pourtant, elle est lourde de conséquences et donne lieu à des interrogations. Dans les minutes qui suivent (même si la sonnerie a retenti) et chaque heure où je retrouverai la classe, le sujet est abordé. Les questions portent sur le choix de l'ouvrage et sur l'évaluation. Chacun vient tour à tour me proposer le livre qu'il désire présenter et je dois préciser plusieurs fois que n'importe quel roman, même considéré comme une lecture facile, n'importe quel ouvrage, même étudié l'année précédente convient. L'évaluation est un problème délicat : comme je désire que chacun participe la note sert de motivation ; comme d'autre part, je ne veux pas pénaliser les mauvais lecteurs, j'ajoute un point à la moyenne quelle que soit la prestation, pour tous ceux qui participent.

PRÉSENTER UN OUVRAGE

Avant de débiter la présentation orale j'ai demandé à chaque élève de réfléchir aux éléments qui pourraient figurer dans une « Fiche de présentation d'un livre ». A partir de leurs expériences antérieures et de l'exposé que j'ai fait moi même, nous nous mettons d'accord sur les points suivants :

Pour présenter un livre, on peut :

- Parler brièvement de l'auteur, de la date de parution de l'ouvrage ;
- Présenter et analyser la première de couverture ;
- Présenter un ou deux personnages importants ;

- Résumer l’histoire sans donner tous les détails et sans dévoiler obligatoirement la fin ;
- Mentionner éventuellement les thèmes présents dans l’ouvrage ;
- Conclure en expliquant pourquoi on a choisi ce livre.

Les meilleurs lecteurs présentent un ouvrage dans un genre qui leur plaît : livres policiers de Mary Higgins Clark ou d’Agatha Christie, ouvrages de Stephen King ou bien encore « histoires vraies » rassemblées par Pierre Bellemare. Beaucoup d’élèves présentent un ouvrage lu en B.E.P. ou au collège : cela peut aller de *La Cicatrice*, à des pièces de Molière. Il est arrivé plusieurs fois que des « lecteurs minimaux » incapables de se rappeler un ouvrage étudié précédemment lisent pour l’occasion « un livre ». Il s’est agi parfois de livres choisis en fonction de leur petit nombre de pages comme *La Place* ou plus fréquemment d’un ouvrage de la collection *Harlequin* que l’élève résume consciencieusement. Interrogé, il avoue ne pas lire d’habitude ce genre d’écrits, mais y avoir trouvé du plaisir. En somme, la consigne a servi de « déclencheur de lecture ». Cette présentation d’ouvrages considérés comme « non littéraires » interpelle la classe. Certains sont étonnés : *l’année dernière notre professeur de français nous disait que ce n’était pas bien de lire les livres de Guy Des Cars et vous non!* Je dois alors préciser qu’il n’y a pas de « mauvaises lectures » et qu’on peut tout lire. Bien sûr, les impératifs du programme et la tradition scolaire nous amèneront à étudier en classe des ouvrages plus difficiles. Ici, il s’agit simplement de parler de nos lectures.

Les exposés réalisés par les moins bons lecteurs sont certes souvent décevants : l’élève se concentre sur l’histoire qu’il essaie de résumer sans distinguer l’essentiel des détails. Cependant, dans beaucoup de cas, la présentation de livres entraîne des échanges, des discussions ; lorsqu’un élève est un peu perdu dans sa présentation, il n’est pas rare qu’un meilleur lecteur l’aide s’il connaît l’ouvrage ou lui rappelle les éléments de présentation qu’il a oubliés. Certains romans, et pas toujours les plus faciles sont empruntés. En effet, lorsqu’un élève connaît bien un genre, sa prestation est souvent intéressante : de moins bons lecteurs vont vouloir découvrir un auteur de romans policiers, ou un récit de vie particulièrement émouvant. Parfois même, la semaine suivante, un élève arrive en cours en annonçant : « J’ai lu un autre livre ; est-ce que je peux en parler ? » Ainsi Séverine a voulu présenter « en plus » à la classe, *Les Contes du Chat perché* de Marcel Aymé, livre qui était chez elle et qu’elle n’avait jamais lu jusqu’alors.

CLASSER SES LECTURES

La prochaine étape est le classement des lectures.

Le matériel consiste cette fois-ci en une vingtaine d’ouvrages de la collection *Librio* ; celle-ci propose, à 10 francs pièce de courts romans ou des recueils de nouvelles de Maupassant, Mérimée, Belletto, Asimov, Andrée Chédid, Claude Chabrol, Henri Troyat ou d’écrivains moins connus : Arthur Machen, John Buchan, Claude Farrère etc.. La collection a même publié un roman en épisodes de Stephen

King : *La ligne verte*. Le travail demandé aux élèves consiste à analyser le paratexte afin de déterminer le genre (les genres ?) auquel appartient chacun des ouvrages qui circulent dans la classe. On peut s'aider du titre, du nom de l'auteur s'il est connu, mais aussi des illustrations, du commentaire de l'éditeur, éventuellement des éléments de biographie donnés au dos de l'ouvrage. Le travail se fait par deux et se termine par une confrontation : chaque équipe doit justifier son choix. Il peut être nécessaire de rappeler au tableau quelques-uns des genres les plus connus. Les couvertures de la collection Libro étant souvent très explicites, la classe arrive sans grande difficulté à un classement avec lequel je suis d'accord ; le seul ouvrage sur lequel j'ai dû procéder à une rectification est un recueil de contes écrit par Jean Pierre Chabrol intitulé *La soupe de la mamée* : les élèves unanimement le classaient comme livre de recettes de cuisine, égarés par le titre et l'illustration : une soupière et des légumes.

L'intérêt de l'exercice est d'amener les élèves à manipuler des livres, s'interroger, réfléchir aux caractéristiques de chaque genre et bien sûr découvrir le mélange des genres. Ajoutons qu'à l'issue de la séance, il n'est pas rare que quelques élèves empruntent certains des livres qu'ils ont classés.

Le pas suivant à franchir est la lecture d'une oeuvre intégrale. Les quelques séances mentionnées ci-dessus permettent sans doute de l'aborder avec plus de facilité ; il m'a semblé du moins que les réticences des lecteurs minimaux étaient moindres lorsqu'on leur annonçait ensuite l'obligation de se procurer un ouvrage. L'enseignant peut également tirer largement profit de ce qui a été dit : il connaît mieux sa classe, ses goûts et le choix des oeuvres à étudier en est éclairé. Ainsi dans une classe qui semblait particulièrement orientée vers les romans sentimentaux, nous avons entrepris l'étude de *Au bonheur des dames* ; une autre année, l'intérêt porté à Stephen King m'a amenée à proposer l'étude des ouvrages fantastiques du XIX^e siècle, enfin à des élèves de bac. pro-secrétariat particulièrement sensibles aux « récits de vie », j'ai proposé l'étude du genre biographique.

ANNEXE

Extraits d'articles de presse utilisés pour amorcer la discussion

Déjà, on ne lit plus Racine ou Chateaubriand que dans Lagarde et Michard. « Pourquoi vous nous bassinez avec des auteurs inconnus qui écrivent en charabia ? », demande un lycéen à son professeur. Il s'agissait de Lamartine. Peu à peu, le langage littéraire deviendra une langue étrangère. Une langue morte. Le meilleur de la littérature, Atlantide du génie humain, s'engloutira doucement dans l'indifférence et l'oubli.

De même que nous ne savons plus lire les fresques ou les bas-reliefs des cathédrales, dont le sens était évident à nos ancêtres illettrés du Moyen Âge, nous n'y voyons que des formes que nous trouvons « jolies », nous avons besoin qu'un guide nous déchiffre le message qu'ils nous adressent, de même, un jour, personne n'osera plus s'aventurer dans l'œuvre de Proust sans le secours d'un guide, équipé d'une lampe-torche.

Claude Weill

(..) Jusqu'à 18 ans j'ai peu lu. Je m'en tenais aux livres indispensables pour passer le bac. Le football, le fait d'être perpétuellement amoureux me mobilisaient totalement. Un jour, lorsque jeune courriériste je suis entré au « Figaro littéraire » ma principale tâche a été... de lire. Et je m'y suis mis. Quelle spirale ! Une passion inconnue m'envahissait. Que m'arrivait-il ? C'était pour moi l'intrusion d'un nouvel état amoureux. Ainsi j'ai commencé à m'emparer des livres, à les annoter, justement. A leur dire, de façon à peine détournée, combien je les aimais ou les repoussais. Aujourd'hui, vingt-cinq ans après, je feuillette mes bouquins d'alors me retrouvant, et c'est magique, confronté au jeune homme que j'ai été. Parfois, je le comprends ce jeune homme. D'autres fois, je le trouve désespérant. Certaines de mes remarques me semblent stupides. D'autres, au contraire, me rendent heureux. « Je ne m'étais pas trompé », me dis-je parfois. (..)

BERNARD PIVOT

(..)

Question : quel est l'ordinateur pesant quelques dizaines de grammes qui met à la disposition de l'utilisateur une mémoire d'un million de caractères à accès direct, qu'on peut transporter partout sans se soucier d'alimentation électrique, et qui coûte moins de 100 francs ? Il n'y en a qu'un, le livre de poche. C'est le fait fondamental qu'il faut toujours rappeler : l'impériale supériorité de l'écriture sur l'image pour transmettre la pensée. L'image est fruste, imprécise, ambiguë, elle transmet des émotions, des impressions, et non des raisonnements ou des faits précis. On le sait bien, il faut une demi-heure d'images réunies à grands frais par le Journal télévisé pour donner les informations contenues dans une page de quotidien. Mieux, l'écrit peut émouvoir aussi bien que faire penser. Il parle à la raison, mais aussi à l'imagination. A moins d'être une trahison consciemment perpétrée, l'adaptation filmée d'un roman est toujours décevante. Parce que le visage de Mathilde de La Mole est celui que lui donne le lecteur, et non le choix pauvre et arbitraire du metteur en images. Un peu de bon sens : physiquement, cinéma, télévision et vidéo ne remplacent pas la culture écrite. Ils la complètent. Formés toujours plus massivement – hé oui ! – par l'école ou l'université, les citoyens occidentaux finissent toujours par le reconnaître. (..)

**LAURENT
JOFFRIN**